

www.e-rara.ch

Voyage pittoresque autour du monde

Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César

A Paris, MDCCCXXXIV [1834]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6081

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-23445>

Chapitre XXXII. Australie. - Nouvelles-Galles du Sud.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

ne peut manquer de lui donner un jour une grande importance.

CHAPITRE XXXII.

AUSTRALIE. — NOUVELLE-GALLES DU SUD.

Le 23 au soir, le *Kangaroo* quitta le port Western. Il passait, le jour suivant, entre le promontoire Wilson, masse énorme de granit, qui termine l'Australie vers le S., et l'île Redondo, cône imposant par sa forme, sa hauteur et son isolement, escarpé à sa base et couvert d'une belle végétation. Dans les jours qui suivirent, on prolongea, à douze ou quinze lieues de distance, cette plage sablonneuse qui s'étend depuis Ram-Head jusqu'au promontoire de Wilson. Déjà, l'on peut apercevoir, à vingt lieues de distance, la chaîne des monts Warragong, qui domine toute cette partie de la côte, et que les Anglais nomment Alpes australiennes ou Montagnes-Blanches. On rangea d'assez près le cap Howe, plage de sable sans verdure et sans eau; puis plus loin, le mont Dromadaire, plus remarquable par sa forme que par sa hauteur, qui n'est guère que de cinq cents toises au-dessus du niveau de la mer. La plage est une montueuse bande de sables; mais à l'intérieur l'œil découvre de riantes pelouses, ombragées par de beaux arbres. Il était rare, toutefois, que nous pussions voir nettement la terre. Le plus souvent, des brumes intenses ou des tourbillons de fumée, provenant des incendies habituels à tous les Australiens qui brûlent les fougères de leurs plages, nous en dérobaient totalement l'aspect et la configuration.

Le 30 au matin, en montant sur le pont, je fus surpris de trouver le *Kangaroo* à l'entrée d'une passe assez étroite, bordée de chaque côté par des falaises escarpées, noirâtres et tristes au regard. Sur la gauche, se dressait un phare élégant et élevé, qui aurait trahi à l'instant même la civilisation anglaise, quand même un pilote monté à bord et dirigeant le navire n'eût pas mieux encore rappelé les coutumes d'Europe, transportées sur la côte australienne (Pl. XXXVI—4). Quand nous eûmes dépassé ce chenal, nous vîmes s'ouvrir et s'agrandir devant nous un immense bassin, capable de contenir à la fois toutes les flottes du monde. Ces bords sont agréablement accidentés de criques, de calanques et de pointes. C'est un magnifique lac salé. Sur la droite, le sol est en majeure partie sans cultures: il offre quelques bouquets d'arbustes et un vêtement de fougères élevées. Mais sur la gauche se déroule toute une colonisation

agricole; des villages, des maisons de plaisance, des métairies, le tout avec un aspect d'aisance et de richesse. Au milieu de ce mobile panorama, se trouve la ville et le port ou anse de Sydney-Cove (Pl. XXXVII—1). Là, est une ville vraiment européenne, plus européenne que tout ce que j'avais pu voir dans les mers de l'Inde. Vaisseaux, forts, magasins, rues et maisons, tout rappelle l'Angleterre. On croirait être mouillé dans un petit port de la Manche. En quarante ans, la construction de cette ville a été conçue et réalisée dans un pays antipode. Il y a quarante ans, on ne voyait pas ici pierre sur pierre; tout était solitude et barbarie.

A peine l'ancre fut-elle au fond, que je débarquai avec mon bagage. Powell m'indiqua dans George-Street un hôtel où je fus bien traité, et dont les prix étaient à peu près les mêmes que ceux d'un hôtel de second ordre à Londres. Les domestiques qui me servaient, les hommes de peine qui faisaient mes commissions, étaient tous des condamnés pour vol ou pour d'autres crimes en Angleterre; et pourtant, pendant mon séjour, je pus m'assurer que les délits ne sont pas plus fréquents à Port-Jackson que dans nos contrées les plus civilisées de l'Europe. Le dépaysement, une longue traversée, une vie nouvelle à se faire sur une terre inconnue et à demi-sauvage, tout contribue à ramener les criminels à une meilleure entente de leurs intérêts, et à leur prouver que la moralité est aussi un bon calcul.

Quelques heures de promenade dans Sydney m'eurent bientôt fait connaître cette ville, dont la plus grande merveille est son existence. Comme la plupart des maisons y sont éparpillées, isolées entre cour et jardin, elle occupe un espace immense. Les maisons n'y ont guère plus d'un ou deux étages. Les rues sont, pour la plupart, bien alignées, d'une belle largeur et assez bien tenues. Comme elles ne sont point pavées, la poussière y est quelquefois incommode; la boue y est rare, grâce à la sécheresse à peu près constante du climat. La principale rue de Sydney, George-Street, a près d'un mille de longueur; elle est coupée par intervalles à angles droits par des rues transversales, tandis que d'autres rues courent dans un sens parallèle (Pl. XXXVII—2). L'eau dont usent les habitants provient de puits ou citernes creusés dans le roc. La ville n'est traversée que par un mince ruisseau, qui prend sa source dans un marais voisin, et dont les eaux sont bientôt infectées par les immondices de toute nature.

La partie de Sydney située sur la bande orientale du port renferme la plupart des édifices publics et des habitations des riches particuliers. Dans le nombre, on distingue le palais du gouverneur, résidence agréable et commode entourée d'un vaste parc, de jolies promenades et de bosquets délicieux. La partie de cet édifice qui frappe l'œil le plus vivement, sont les écuries, construction bizarre et hors de proportion avec les autres, anomalie monumentale dans laquelle l'architecte a employé le gothique au milieu d'une cité qui date d'hier. Aussi, au premier abord, prend-on ce bâtiment plutôt pour une église que pour une écurie.

Sur le revers occidental de Sydney-Cove est le quartier vulgairement nommé *Rocks*, parce que sa base est, en effet, sur le roc nu. C'est la cité des artisans et du bas peuple. Les patriciens de la Nouvelle-Galles du Sud se hasardent rarement dans ces bas quartiers, et quand je témoignai le désir d'aller les visiter, on me conseilla de prendre garde à mes poches. Il ne m'arriva pourtant rien de désagréable ni de fâcheux.

Les maisons de Sydney sont presque toutes bâties avec un grès que fournissent les rives du canal de Port-Jackson. Aussi remarque-t-on déjà dans cette ville des édifices importants, tels que d'élégantes casernes (Pl. XXXVIII—2), les prisons des condamnés, les magasins de la marine, et l'église catholique, commencée sur un plan trop étendu pour les moyens de la population catholique, ce qui a forcé d'en suspendre les travaux. Plus modeste, le temple des protestants est surmonté d'un clocher pyramidal qui est jusqu'à ce moment l'édifice le plus élevé de Sydney.

Insoucieux de l'avenir, les premiers colons avaient jadis abattu les arbres qui avoisinaient la ville. Aussi l'aspect de ses environs est-il aujourd'hui triste et dépouillé. On cherche depuis quelques années à réparer cet inconvénient par des plantations d'arbres d'Europe; mais ces végétaux poussent lentement, et souvent ils dégèrent sur ce sol brûlant et aride. Les arbres indigènes n'ont eux-mêmes qu'une croissance très-lente, ce qui voue pour quelque temps encore la campagne d'alentour à une triste nudité.

La population actuelle de Sydney est évaluée à 15,000 âmes, dont 2,000 convicts et 400 militaires. On peut la diviser en cinq classes bien caractérisées : les agens du gouvernement, les marchands et les cultivateurs, les individus de tout état et de tout rang qui n'ont jamais subi de condamnation, les émancipistes et les convicts.

Les émancipistes sont ceux qui, venus dans la colonie sous le poids d'une condamnation, y ont recouvré la liberté soit par l'expiration, soit par la remise partielle ou entière de la peine. Cette classe est assez nombreuse, et plusieurs de ces émancipistes ont acquis déjà des propriétés importantes. Si la pensée de la colonisation australienne était comprise de tous ceux qui en sont aujourd'hui membres, ces hommes rentrés dans le giron social, lavés de leur faute par le temps et par la peine, devraient être regardés à l'égal des autres, et se voir accueillis, comme si le passé n'était plus, par les membres qui n'ont jamais eu maille à partir avec la justice. Il n'en est rien pourtant. Les individus d'origine libre ont déjà constitué à Sydney une aristocratie insultante pour les émancipistes. Ces pauvres repentants ne sont admis dans aucune société patriecienne; ils sont exclus de fait de tous les postes un peu distingués, et leurs tentatives pour rétablir une égalité qui est dans leurs droits ont souvent donné lieu aux scènes les plus scandaleuses. Cette réprobation ne s'arrête pas même à la personne de celui qui l'a encourue, elle passe d'une génération à l'autre; la tache au front va du père au fils, et sur cette terre qui devait être le purgatoire humain des fautes humaines, non-seulement le délit ne s'expie pas, mais il devient héréditaire. Changez donc les institutions pénitentiaires pour rencontrer des préjugés qui combattent si obstinément contre elles.

Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que, par suite de ce faux et injuste système, les émancipistes ont eux-mêmes établi entre eux des catégories, tant il est vrai que l'exception crée l'exception, que l'injustice enfante l'injustice. On divise cette classe en *émancipistes purs*, ceux qui n'ont subi aucune condamnation dans la colonie même, et *émancipistes impurs*, ceux qui ont été repris pour délits locaux. Ces deux classes s'excluent l'une l'autre avec un acharnement pareil à celui des hommes libres à l'égard de toutes les deux. Un dîner public ayant été donné, il y a quelques années, par les émancipistes purs, un émancipiste impur parvint à s'y introduire. Malheureusement on s'en aperçut, et à l'instant même des cris partirent de tous les côtés : *A la porte, à la porte! chassez-le!* On se préparait à en venir au fait, après avoir épuisé les paroles. L'impur avait tout prévu; il savait son rôle. Son intention, en bravant l'orage, était de se procurer un bon repas; coûte que coûte, il voulut s'en donner le plaisir. Seul contre tous, il avait imaginé de rouler le coin de la nappe autour de son bras, de telle manière

que si on en venait à la violence et à une expulsion par la force, la nappe entraînant tout le service et renversât tout le dîner. Quand on le menaça, il montra son bras, et continua bravement à manger sa soupe, comme un homme qui n'était pas venu là pour autre chose. A l'aspect de ce singulier moyen de défense et de ce sang-froid non moins singulier, la masse des convives se mit à rire. L'impur dîna; c'était tout ce qu'il voulait.

Quelques excursions dans Sydney et au sein des campagnes environnantes ne m'avaient pu donner qu'une idée imparfaite de cette partie de l'Australie. Je résolus de pousser plus loin mes courses, et de visiter les endroits les plus remarquables de la Nouvelle-Galles du Sud. Ma première excursion fut dirigée vers Parramatta. Deux chemins y conduisaient, l'un par mer, l'autre par terre. J'usai de l'un et de l'autre, de l'un pour aller, de l'autre pour revenir. Partis de bonne heure avec le flot, nous doublâmes la pointe Dawer, au-delà de laquelle se déroulèrent entièrement devant nous le quartier des Rocks, le hâvre Derbing, le bel établissement de feu John Mac-Arthur, puis de délicieux cottages disséminés sur la côte. Quand nous arrivâmes en face de l'un d'eux, le batelier, jusque-là taciturne, s'écria avec un soupir : « Ici était le cottage du pauvre William Bardley. » Au ton de cette exclamation, je devinai qu'il y avait là-dessous quelque drame. « William Bardley, qu'est-ce que cet homme ? un gouverneur, un lord, un capitaine ? — Non, monsieur, ni un capitaine, ni un lord, ni un gouverneur, mais un pauvre vieillard qui gagnait honnêtement sa vie à l'aide de son travail. Il vivait là, dans cette maisonnette que vous voyez sur la berge du canal, content de peu, cultivant son petit jardin, ou pêchant pour sa nourriture quelques poissons de la baie. Des gentilshommes de la ville s'arrêtaient de temps à autre pour causer avec le vieux Bardley, qui était gai, spirituel et bavard. Un jour, l'un d'eux remarqua l'absence de Bardley, et s'aperçut que sa maison était fermée. Il passa sans s'inquiéter autrement du vieillard. Seulement, au bout de quelques jours, la maisonnette restant close, il conçut des soupçons, et se fit débarquer sur la plage. Que vit-il ? Une porte forcée, une cabane vide de meubles, un intérieur dévasté. Un chien seul restait, étendu sur le plancher et rongéant un os. Le gentleman le lui arracha : c'était un os humain. Evidemment Bardley avait été assassiné, et le chien rongéait le cadavre de son vieux maître. Mais où était ce cadavre ? D'abord on ne put le découvrir : la justice, les magistrats y

échouèrent. Alors le gentleman eut l'idée d'affamer le chien, pour qu'il allât de nouveau arracher un lambeau de chair de la sépulture du vieillard. Ce moyen réussit : le chien alla vers le lieu où le corps avait été inhumé. On le déterra dans un état de décomposition très-avancé. Un convict qui avait été long-temps au service de Bardley fut saisi et emprisonné : il fit l'aveu de son crime et fut pendu à Sydney. Mais tout cela ne rendit pas ce pauvre Bardley à la vie : c'était un brave homme ; nous l'avons tous pleuré. »

Au-delà de ce point et jusqu'à la moitié de la route, les deux bords du canal offrent peu de terrains en culture. Ses bords se composent de rochers de grès, couverts de plantes buissonneuses, tandis qu'à l'intérieur court une suite de collines peu élevées et mollement ondulées, collines que tapissent des buissons et des arbrisseaux verts. Ça et là, dans les criques et les anses du canal, on aperçoit des cases, habitations temporaires des bûcherons, des laboureurs et des distillateurs ambulans. Quand ces derniers y logent, des fumées continuelles décèlent leur présence.

A une distance de sept milles environ, et sur la rive droite, paraît la taverne de Squire et ses débarcadères, ses attenances, ses vergers entourés de vertes palissades. Son fondateur, mort depuis peu, fut le premier brasseur de la colonie, et sa bière eut long-temps une célébrité éclatante sur le continent austral. Plus loin, et du même côté, s'échelonnent des métairies et des habitations. Sur la gauche défilent les vastes salines de M. Blaxland, avec sa jolie maison, ses jardins et ses parcs, délicieux paysage dont la verdure s'élève en amphithéâtre. Après un moulin à blé sur la droite, le terrain n'offre plus qu'une succession d'enclos, les uns en pacages, les autres en champs de blé, jusqu'à ce qu'on se trouve en face de la magnifique résidence de M. Hannibal Mac-Arthur, cachée dans un coude du canal, sous des touffes d'orangers couverts de fleurs et de fruits, et peuplée de kangarous domestiques qui courent et s'ébattent le long de la grève.

Un peu plus loin vient l'école des orphelines, située sur une éminence entourée de toutes parts de jardins et de pâturages, faisant face au cottage de M. John Mac-Arthur, dont les bâtimens jaunes se détachent sur un fond de délicieuse verdure. A cette hauteur, le canal se rétrécit tout-à-coup, et prend le nom de rivière, quoique l'eau en soit toujours salée. L'eau douce ne commence qu'au-delà du pont de Parramatta, où l'eau de la mer se trouve contenue par une chaussée qui l'empêche de

remonter plus avant (Pl. XXXVII — 3). Cette circonstance suffit pour indiquer combien le sol s'élève peu depuis Sydney jusqu'à Parramatta, dans une étendue de quatorze milles environ.

On débarque sur la rive gauche, devant un grand bâtiment en briques qui forme les magasins du commissariat; après quoi, en un quart d'heure de marche, on se trouve à Parramatta. Cette ville occupe une surface considérable; mais la plupart des maisons sont isolées et à un seul étage, souvent même avec un simple rez-de-chaussée entouré de cours et de jardins. Les rues sont larges, tirées au cordeau, quoiqu'inhabitables encore en grande partie. Le sol n'étant pas ferme comme celui de Sydney, le manque de pavés s'y fait sentir d'une manière plus fâcheuse, surtout après les pluies. Le gouverneur a une résidence agréable à Parramatta, qui est destinée à devenir la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud. Cependant les gouverneurs continuent à résider à Sydney, et les autorités locales y maintiennent le centre des affaires administratives. Parramatta en souffre, et sa population ne va guère au-delà de 3 à 4000 âmes.

Les édifices les plus remarquables de Parramatta sont les casernes des soldats, celles des convicts, les deux églises et l'hôtel de la Toison-d'Or (*golden fleece*). Ce dernier, bâti en briques, élevé de deux étages, offre sur le devant un boulingrin entouré d'un chemin pour les voitures, et fermé par une belle grille en fer. Dans cet hôtel sont accueillis les étrangers de distinction qui y trouvent le confortable anglais le plus complet et le plus raffiné. A un quart de lieue de la ville est un vaste bâtiment nommé *female Factory*. Là sont enfermées les femmes auxquelles on ne trouve point convenable d'accorder la liberté dès leur arrivée dans la colonie, et celles qui ont mérité d'en perdre l'usage depuis qu'elles l'habitent. Quoique cette prison soit entourée de toutes parts de murs de douze pieds de haut, les recluses trouvent souvent le moyen de franchir ces barrières.

Parramatta se trouvant située dans une plaine entourée de côteaux, les rayons du soleil s'y concentrent de toutes parts, et il y a toujours dans sa température de trois à six degrés de chaleur de plus qu'à Sydney. Il en résulte de longues et désolantes sécheresses dans les mois d'été. Alors ces tapis verts, ces bosquets en fleurs, ces côteaux rians, tout se dépouille et se flétrit. Au lieu d'une végétation active et lustrée, on n'a plus qu'un paysage poudreux, sans brise, sans feuillage et sans eau.

Powell ne devant pas séjourner à Sydney plus

de deux semaines, je ne pus, malgré tout mon désir, pousser jusqu'aux plaines de Bathurst au-delà des Montagnes-Bleues; mais ce temps me suffisait au moins pour visiter les points les plus remarquables du Cumberland et la Nouvelle-Galles du Sud. Un jeune médecin anglais, nommé Harry, avec qui j'avais promptement lié connaissance, s'offrit à me servir de guide dans un pays qu'il avait traversé dans tous les sens. Nous louâmes à Parramatta un joli gig attelé de deux chevaux pleins d'ardeur, et, dès l'aube du jour suivant, nous roulions vers Windsor.

De Parramatta à Windsor, on compte vingt-un milles qui se font en quelques heures. Windsor est située sur les rives de l'Hawkesbury, belle rivière dont les eaux ne sont douces qu'à soixante milles au-dessus de son embouchure, à trente milles avant Windsor. C'est une charmante bourgade située sur la croupe des Montagnes-Bleues, que l'on voit s'élever par terrasses successives, tapissées dans toute leur étendue de forêts toujours vertes, et cela jusqu'aux limites les plus reculées de l'horizon vers l'ouest.

Jusqu'ici la ville n'a qu'une seule rue méritant ce nom, bordée de maisons et de jardins disposés et tenus avec goût. On y trouve une jolie maison du gouvernement, deux églises, une prison, un tribunal, des casernes pour les militaires et pour les convicts, deux bonnes hôtelleries, enfin des boutiques où sont étalés les objets nécessaires à la consommation des habitants. La fertilité du sol, sans cesse renouvelée par les alluvions du fleuve, fait de Windsor un lieu important. Chaque année, il s'en exporte des quantités de grains considérables.

En face et sur l'autre rive de l'Hawkesbury, on trouve le village de Wilberforce, puis en-deçà celui de Richmond, l'un et l'autre bourgs fort importants et à une distance de cinq milles environ de Windsor.

A douze milles de Windsor, on trouve Emu-Ford, au point où la route de Bathurst traverse la rivière au moyen d'un gué pour entrer dans les vastes et fécondes plaines d'Emu, qui forment de ce côté la lisière des Montagnes-Bleues. Dans une étendue de douze milles, le sol est d'une fertilité singulière, quoique exposé aux ravages occasionés par les débordemens du fleuve. Devant Emu-Ford, est la ferme du gouvernement, où de nombreux convicts sont employés à diverses cultures, et surtout à celles du blé et du tabac.

Nous fîmes une halte à quelques milles plus haut, chez sir John Jamison, qui possède une magnifique habitation au sommet d'une colline,



Maré
1. Vue de Sydney.



Wargeld-Kauf
2. George Street à Sydney.

d'où se découvre le plus beau et le plus vaste paysage : les eaux du fleuve, les plaines riantes du fertile Emu et une vue magnifique des Montagnes-Bleues. Une source d'eau fraîche, trésor inestimable à la Nouvelle-Hollande, coule près de l'habitation. La propriété de M. Jamison occupe une immense étendue : un millier d'arpens environ sont déjà défrichés et donnent en abondance toutes sortes de productions. Sir John est réputé dans la colonie pour son inépuisable hospitalité. Sa maison de campagne est le rendez-vous de la meilleure société de Sydney. Son parc abonde en kangarous apprivoisés. Quand j'allai m'y promener, l'un d'eux s'approcha de moi. A sa haute taille, à son air vénérable et grave, je jugeai que c'était le patriarche de la bande. Il s'approcha de moi de l'air du monde le plus inoffensif et le plus benin, se coucha à mes côtés, puis me flaira amicalement pour m'inviter à le caresser. « Défieez-vous, s'écria Harry, c'est un mauvais plaisant; vous allez voir. » En effet, le jeune Anglais fit alors semblant de se prêter à ces caresses. L'animal continua son jeu, plaça ses pattes de devant sur Harry; puis, tout d'un coup s'appuyant brusquement sur sa queue, il lui donna avec ses pattes de derrière une vigoureuse poussée qui, bien que prévue, envoya mon compagnon de route tomber sur l'herbe, à quatre ou cinq pas plus loin. Le facétieux kangarou entendait par là prier les promeneurs de songer à lui, de fouiller dans leurs poches, pour voir s'ils n'y trouveraient pas quelques friandises dont on pût lui faire hommage. Cette humeur gourmande semblait être l'instinct dominant de cet animal. Quand vint l'heure du souper, il se glissa par la porte du salon qu'on avait laissée entr'ouverte, et vint se poster gravement derrière la chaise de Harry, debout comme un serviteur, observant tous les mouvemens de son voisin, le frappant de temps en temps avec sa patte, pour lui demander sa part de ce qu'il avait sur son assiette. Ne croyant pas les kangarous susceptibles de cette familiarité intelligente, ce spectacle m'amusa et m'intéressa beaucoup.

A peu de distance de la maison de sir John, le Hawkesbury, dont le nom est Warragamba en langue indigène, traverse des gorges sauvages, où des rochers barrent souvent son cours et forment des cascades. On va quelquefois visiter en canot le Regent-Glen. Là, les bords de la rivière sont resserrés, élevés et escarpés; les arbres étendent leurs rameaux et semblent former une voûte au-dessus du fleuve, tandis que des buissons chargés de fleurs couvrent

là et là la nudité des parois, en sortant des crevasses.

La première ville qui vient ensuite est Liverpool, dans le district de Bringelly, que borde à l'O. la chaîne des Montagnes-Bleues, et qui s'étend au S. vers les plaines de Cow-Pasture. Pour la grandeur, Liverpool vient immédiatement après Windsor : elle est située sur le George-River, qui va se jeter à la mer dans Botany-Bay. Jusque-là, son cours entier n'est que de douze milles en droite ligne, et du double environ, en tenant compte des sinuosités. De petits navires peuvent remonter jusqu'à Liverpool. Cette ville, qui occupe une grande surface, a des rues bien alignées, une église, un tribunal, une prison, des casernes de soldats et de convicts, un hôpital général, plusieurs bonnes auberges et des magasins. La population ne s'y élève guère au-dessus de 1,000 âmes. Il y a quinze ans, tout ce que l'on voyait au lieu et place de ces maisons, de ces rues, de ces édifices, de ces habitans, était un large écriteau cloué sur un arbre et portant ces mots : « *This is Liverpool* — c'est ici Liverpool. » Pas un toit, pas une caserne n'existaient encore. Mais Liverpool était le point d'embranchement de deux routes; l'une qui conduit aux fertiles districts d'Aird, d'Appire, d'Illawara, et aux comtés d'Argyle et de Cambden vers le S. La colonisation prompte et progressive de ces contrées naguère désertes a hâté le développement de Liverpool, et tout indique qu'il prendra de jour en jour plus d'extension.

Rien de plus curieux et de plus merveilleux que d'aller voir, dans les plaines de Cow-Pasture, quel parti les Anglais ont su tirer de ce territoire. A Cow-Pasture, sont les fermes et les bergeries de M. Mac-Arthur, dont les produits ont commencé la célébrité commerciale de la Nouvelle-Galles du Sud. L'habitation et ses annexes sont situées sur une éminence, à un demi-mille de la rivière, et la propriété entière contient plus de mille acres de terrain. C'est presque un district, consistant en une suite de côtes dégarnies et doucement accidentés, sur lesquels s'étendent d'excellens pacages. La lisière de la rivière, fécondée par les alluvions, donne aussi du blé et du maïs de la plus belle espèce.

Le temps me manquait pour aller reconnaître toutes les richesses intérieures du pays. Après un séjour de vingt-quatre heures à Liverpool, je remontai avec Harry dans notre gig rapide, et un jour nous suffit pour regagner Sydney par une route unie comme une avenue, large, bien alignée, macadamisée, une route comme les

Anglais en percent dans toutes les colonies qu'ils fondent. Nul élément, nul moyen de progrès n'est plus fort, plus actif que celui-là.

A notre rentrée à Sydney, comme nous approchions de notre hôtel, nous vîmes la porte assiégée par une demi-douzaine d'individus, dont l'un était remarquable par son chapeau garni de torsades et surmonté d'une longue plume noire, par une grande redingote bleue à brandebourgs, assez semblable à celles que portent les officiers supérieurs anglais, par ses bottes, par son pantalon, le tout extrêmement sale et presque en haillons. Sur la poitrine de l'individu, brillait une large plaque en cuivre. Les compagnons de cet homme n'avaient guère pour vêtements qu'une chemise déchirée ou un caleçon troué. « Que font là ces mendiants, dis-je à Harry, et ce grand estafier qui semble leur chef? » Harry éclata de rire. « Quoi! dit-il, vous ne connaissez pas notre roi Boungari? » Je fis un signe de tête négatif. « Boungari est le chef de la tribu à qui appartenait le territoire de Sydney. C'est vous, sans doute, qu'il vient voir. Un étranger de quelque distinction n'arrive pas à Sydney qu'il ne se croie tenu à le saluer pour en recevoir un présent. C'est une charge pour l'étranger, mais elle a son côté curieux, et d'ailleurs elle est peu coûteuse. On contente facilement Boungari avec un peu de gin et de brandy. Regardez; voici à ses côtés, dans cette robe en loques, sa noble et majestueuse épouse, et derrière eux cinq ou six gentlemen qui constituent les principaux officiers et les chefs les plus vaillants de la tribu de Gouïa-Gal. Sans doute, à l'arrivée du *Kangaroo*, Boungari était absent; mais aujourd'hui il répare sa faute; il se rend à son devoir. »

En effet, à peine avions-nous mis pied à terre que l'illustre Boungari s'avança vers moi, me tira son chapeau et me fit à diverses reprises de profondes salutations que je lui rendis gravement. Ensuite, en fort mauvais anglais, il me félicita sur ma bienvenue, insinuant, avec assez d'adresse, que, comme roi du pays, il avait lieu de compter sur ma générosité. Harry m'avait soufflé ma leçon. Je fis la sourde oreille. Alors S. M. précisa mieux sa demande et borna ses prétentions à une bouteille de brandy (eau-de-vie). « Sans doute, lui dis-je, grand Boungari, une bouteille pour vous; mais pas aujourd'hui; demain. » A cette réponse dilatoire, il fallait voir quelle révolution s'opéra sur la figure de mon sauvage. Ce n'était plus du patelinage suppliant, mais bien une bouderie piteuse et re-

frognée : « *No, massa*, disait-il dans son jargon, *no tamara; derekle, brandy, derekle. (No, master, not to morrow; directly, brandy, directly.* » Non, monsieur, pas demain, tout de suite de l'eau-de-vie, tout de suite). Je ne voulus pas contrarier plus long-temps ce brave amateur de brandy, d'autant qu'il pouvait m'être utile pour quelques renseignemens sur les mœurs des indigènes avant la colonisation. Je lui tendis une piastre. Cette générosité inattendue produisit un coup de théâtre. Rayonnant de joie, Boungari se mit d'abord à gambader seul, puis donnant le signal à son épouse et à sa troupe, il exécuta avec tout ce monde une danse en grand qui formait le plus singulier tableau que l'on pût voir. Cette danse consistait en une sorte de marche qui procédait par sauts et par bonds brusques et pesans, de manière à imiter la course du kangarou. Ensuite, s'approchant de moi et me serrant la main avec la plus grande cordialité, il me déclara qu'il était, lui et son épouse, tout-à-fait à mon service. J'en profitai pour lui faire subir, à l'aide de Harry qui le comprenait fort bien, une espèce d'interrogatoire auquel il répondit dans son baragouin. Nous montâmes dans mon appartement où je ne laissai entrer que Boungari et sa femme, et afin de disposer mon nouvel ami à une confiance illimitée, je lui fis apporter un ver d'eau-de-vie qu'il avala sans sourciller, mais non sans nous avoir fait à l'un et à l'autre un profond salut, en inclinant sa tête presque jusqu'à terre. Malgré son avidité pour le brandy, il eut l'attention d'en laisser un doigt environ au fond du verre, destiné à son auguste moitié qui l'avalait aussi tranquillement que si c'eût été du lait.

Boungari répondit ensuite avec toute la complaisance possible aux questions de mon compagnon. Nous apprîmes que, dans ce moment, le noble chef était absorbé par des soins de la plus haute importance. Il s'agissait d'une espèce de congrès pour vider à toujours les différends existans entre les diverses tribus voisines de Sydney. C'était aussi le moment où les *Kerredais* devaient exécuter la cérémonie du *gna-loung*. Cette cérémonie consiste à arracher une dent de devant à plusieurs jeunes garçons arrivés à l'âge requis. Les préparatifs de ces deux solennités, le choix du lieu de la scène et les formalités sans nombre qui s'y rattachaient avaient nécessité déjà plusieurs réunions et conférences entre les chefs, et Boungari lui-même, le roi Boungari avait été obligé de s'absenter de sa capitale Sydney pour aller régler divers détails avec ses voisins. L'eau-de-vie agissant sur la langue de mes sauvages,

ils dégoisèrent tant de merveilleuses choses au sujet du *gna-loung* que je témoignai le désir d'assister à l'une et à l'autre cérémonie. Boungari m'offrit de m'y conduire lui-même, et j'acceptai avec empressement. Comme il était tard, nous renvoyâmes les deux Majestés à moitié ivres de l'eau-de-vie qu'elles avaient bue.

Quand nos Australiens furent partis, je me retournai vers Harry. « Docteur, lui dis-je, voilà des bêtes brutes au premier degré. Depuis quarante ans qu'ils vivent en face de la civilisation européenne, ils sont restés aussi sauvages, aussi stupides que le premier jour : la seule chose qu'ils aient comprise, c'est le brandy. — Vous avez raison, me répondit Harry ; ces êtres tiennent de la bête autant que de l'homme, et pourtant on a essayé de tout pour les polir et les humaniser. Rien n'y a fait, ni les intentions philanthropiques des colons, ni les prédications des missionnaires. Tout a été tenté en pure perte ; l'instinct sauvage et vagabond a toujours repris le dessus. Dans le but de les amener à des dispositions plus sédentaires, le gouverneur Macquarie fit construire aux portes de Sydney une maisonnette assez propre, entourée d'un jardin. Il la mit à la disposition de la tribu qui habite le territoire de Port-Jackson. Ce fut inutilement. Le jardin resta en friche, et ils se bornèrent à venir de temps à autre s'abriter sous le toit de la maison, sans vouloir renoncer à leur existence errante. Un jour un Anglais demandait à Boungari quel cas ils faisaient des maisons : *Mari boudjiri, massa, poss i rain*, répliqua le sauvage (très-bonnes, monsieur, à supposer qu'il pleuve). Le même gouverneur avait fondé, à quelque distance de Parramatta, une école gratuite pour l'éducation des jeunes indigènes. L'attrait d'une nourriture facile et succulente y attira d'abord quelques individus ; mais bientôt, dégoûtés de l'assiduité qu'on leur demandait, ils préférèrent à cette vie sédentaire l'existence précaire et pénible de leurs compatriotes. Aujourd'hui l'établissement est presque désert.

» Des divers essais vainement tentés pour amener ces sauvages à la civilisation, voici les deux plus remarquables. Le fondateur de la colonie, le gouverneur Phillip, avait admis à sa table, en 1788, l'Australien Benilong qui s'était fait bien venir par divers services rendus aux premiers colons. Quand Phillip retourna en Angleterre, en 1792, il emmena avec lui Benilong et le garda dans sa maison jusqu'en 1795, époque où le capitaine Hunter fut nommé au gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud. Benilong reparut dans sa patrie à la suite du nouveau dignitaire, et fut admis

à sa table, comme il l'avait été à celle de son prédécesseur. Pendant quelque temps, il se comporta d'une façon assez convenable. On le croyait presque civilisé ; on ne lui supposait pas la fantaisie de quitter cette existence tranquille pour la vie sauvage des forêts. C'est pourtant ce qui arriva. Il fréquenta d'abord quelques Australiens sans se ressentir en aucune manière de ce contact ; puis, petit à petit, il en revint à sentir comme eux, à rêver comme eux les solitudes de l'intérieur. Un beau jour il se dépoilla de ses vêtemens et disparut pour toujours ; il ne remit plus le pied dans la ville. Le révérend Marsden, chapelain de la colonie, qui vit Benilong dans la forêt, raconte que cet homme, redevenu sauvage, ne regrettait aucune des jouissances de la civilisation.

» Voici un autre fait cité par la même autorité. « Un autre naturel que j'avais connu dès sa plus tendre enfance, dit le narrateur, appartenait à la tribu de Parramatta ; son nom anglais était Daniel ; c'était un fort beau jeune homme. M. Caley, le botaniste, l'avait recueilli chez lui, où il le garda pendant quelques années. Quand M. Caley retourna en Angleterre, Daniel l'accompagna et y resta long-temps. Comme M. Caley était employé par feu Joseph Banks, Daniel fut introduit dans les principales sociétés de Londres. Enfin il revint à la Nouvelle-Galles du Sud, et la première fois que je le vis après son retour, il était assis tout nu sur le tronc d'un arbre dans les bois, à huit milles environ au nord de Parramatta. Je lui exprimai mon étonnement de le voir en cet état, et lui demandai pourquoi il avait quitté ses vêtemens pour vivre dans les forêts ; il me répondit que les bois étaient tout ce qu'il aimait le mieux. Peu de temps après, Daniel rencontra une jeune femme qui était venue libre d'Angleterre, à trois milles environ de Parramatta, comme elle retournait chez son père ; il se permit de l'attaquer et de la violer. Il fut arrêté et exécuté pour ce crime, et mourut comme un sauvage, malgré tous les avantages dont il avait joui dans l'état social de la civilisation. »

» Découragé de tous ces essais infructueux, le gouvernement a pris le parti de laisser ces hommes vaguer à leur gré ; seulement on les oblige à respecter les propriétés dans les campagnes, et les lois de la pudeur quand ils se présentent dans les villes. A cela près de quelques infractions, ces deux injonctions sont assez scrupuleusement respectées. Les indigènes du littoral vivent d'une façon pacifique au milieu des Anglais ; ils se contentent de mendier auprès d'eux

quelques vivres et de l'eau-de-vie pour laquelle ils sont passionnés. Mais dans l'intérieur surviennent souvent des rixes violentes entre les sauvages et les Anglais. Il y a des voies de fait et du sang versé. Quelquefois ce sont les sauvages qui attaquent; d'autres fois ce sont les Anglais, et, dans l'un et l'autre cas, il faut envoyer des détachemens de troupes qui font des exemples sévères. Il est à peu près certain que les naturels de la zone maritime ne sont point cannibales, mais divers témoignages attestent que les habitans des montagnes et des vallées intérieures ont quelquefois massacré des Anglais pour les dévorer ensuite.

» Ces sauvages, si grossiers et si stupides en apparence, ont pourtant une certaine intelligence. On raconte de Boungari un trait de mémoire fort plaisant. Il accompagna, il y a dix ou douze ans, le capitaine King dans ses reconnaissances sur la partie septentrionale de l'Australie, et montra en cette occasion du zèle et de l'activité. Sa présence fut souvent utile pour les relations que l'on voulait établir avec les indigènes. Comme interprète, il ne put servir à rien; car les idiômes australiens varient à des distances très-rapprochées. Ainsi, le dialecte du N. de la Nouvelle-Hollande n'a aucune analogie avec celui de la Nouvelle-Galles du Sud. Dans une relâche à Timor, Boungari étant descendu à terre, se présenta chez un marchand pour boire un coup de gin; il but et présenta une piastre pour paiement, sachant bien qu'on devait lui donner de la menue monnaie en retour. Le marchand n'ayant pas la contrevaleur, prit la piastre, et ajouta qu'il rendrait le soldé une autre fois. Cependant, le navire ayant mis à la voile, Boungari fut obligé de laisser cette créance. Il ne l'oublia point toutefois; car l'année suivante, le navire ayant encore relâché sur cette île, Boungari s'achemina bravement vers le vendeur de gin, et lui demanda du spiritueux pour le reste de son argent. »

Comme il me l'avait promis, Boungari vint, au jour de la fête, me chercher à mon hôtel. Vers neuf heures du matin, des cris perçans et bizarres m'annoncèrent l'arrivée de sa bande. Je me mis à la croisée, et je vis venir une douzaine de sauvages, peints de blanc, de noir et de rouge, à la tête desquels marchait gravement Boungari. Ce dernier monta seul chez moi; il renouvela ses salutations, mais d'un air bien plus leste et bien plus dégagé que la veille. Il paraissait pénétré de sa dignité de chef de tribu et des importantes fonctions qu'il allait

avoir à remplir. Il n'y avait plus rien chez lui de l'humble mendiant qui demandait la veille de l'argent et du gin. Décrassé, le visage et le corps barbouillés d'ocre rouge irrégulièrement distribué, il avait vraiment une meilleure façon; il semblait rajeuni de vingt ans. Je lui offris un verre de rum, mais il n'en but que la moitié, me faisant signe qu'il devait ménager sa tête pour les combats qu'il allait avoir à soutenir. Puis il m'engagea à me hâter, car ses guerriers l'attendaient et semblaient s'impatienter à l'idée d'entrer les derniers dans la lice.

Nous suivîmes donc, Harry et moi, la troupe sauvage à quelques pas de distance. Elle se composait d'à peu près vingt hommes, qui marchèrent assez paisiblement tant qu'ils se trouvèrent dans l'enceinte de la ville. Mais une fois dans la campagne, ils commencèrent leurs parades, tantôt courant avec précipitation et serpentant à travers les broussailles, tantôt s'arrêtant tout-à-coup pour exécuter une danse nationale. Ainsi gambadant et bondissant, ils arrivèrent sur un petit plateau qui domine les rades de Port-Jackson et de Botany-Bay. C'était un vaste espace dégagé de buissons, qui semblait merveilleusement disposé pour les joutes des Australiens. Déjà nombre de tribus se trouvaient campées dans les bois environnans. Quand nous arrivâmes sur le champ clos, la troupe de Boungari exécuta certaines parades, dont le but semblait être de défier leurs ennemis et de s'exciter au combat. Ce préliminaire accompli, elle se retira pour céder la place à d'autres qui en firent autant.

Bientôt, à un signal, toutes les tribus sortirent des broussailles, et cheminèrent vers l'arène par bandes de quinze ou vingt hommes, chacun d'eux armé de lances, boucliers, casse-têtes et *womerangs*. Pour nous servir de cicérone, Boungari avait placé à nos côtés un de ses sujets qu'une blessure grave empêchait de prendre part à l'affaire. Ce fut lui qui tour à tour nous signala les noms des tribus qui entraient en lice : Sydney, Parramatta, Emu, Botany-Bay, Windsor, Illawara, Murrumbidgee, et une foule d'autres dont les noms m'ont échappé. Tous les guerriers étaient ornés de desseins rouges, blancs et noirs. Chaque tribu se distinguait par la forme et la couleur de ces peintures. Parmi tous ces guerriers, je remarquai principalement ceux de Murrumbidgee, qui étaient presque tous des hommes petits, il est vrai, mais vigoureux, agiles, dont les membres charnus et bien proportionnés contrastaient singulièrement avec les formes émaciées et grêles



N. 1832

3. Phare de Port Jackson.



N. 1833

4. Moulin de Port Jackson.

des naturels du littoral. Sans doute ils devaient cet avantage à une nourriture plus abondante et plus substantielle. Leurs peintures figuraient sur leurs poitrines des espèces de cottes de mailles, et n'ajoutaient pas peu à leur attitude martiale.

Les scènes commencèrent vers midi. Un jeune homme, d'une figure farouche, vint se poser au milieu de l'arène. Seul et nu, il n'avait pour arme qu'un bouclier en bois étroit et oblong. Ce champion était connu : dans un combat singulier qui avait eu lieu quelque temps auparavant entre lui et un membre d'une tribu voisine, il avait lâchement assommé son antagoniste au moment où il ramassait son casse-tête. C'était un acte qui criait vengeance. Le vainqueur ne l'attendit pas ; il s'enfuit vers les bois. Mais, fatigué de sa vie misérable et nomade, il reparaisait et venait s'offrir à une punition publique. Cinq amis du défunt devaient, tour à tour, lui décocher six lances, à quinze pas de distance. C'était la première épreuve. Il s'en tira admirablement ; avec son bouclier et un léger mouvement de corps, il para tous les coups. La seconde épreuve était d'éviter les sagaies lancées toutes à la fois et à diverses reprises. Deux volées furent évitées par le patient, mais à la troisième une lance le toucha à la cuisse. Un cri général suivit cet accident ; les amis du blessé intervinrent, et quoique les champions du mort voulussent pousser plus loin la vengeance, il fut décidé que la réparation était suffisante. Le blessé se retira parmi les siens et y fit panser sa plaie.

Après cette première scène, cinq femmes parurent et furent placées en demi-cercle, munies chacune d'un bâton court ; puis survinrent et se mirent un peu à l'écart trois hommes ayant chacun un bouclier. Tous ces individus étaient collectivement accusés d'un meurtre commis sur un naturel d'une tribu voisine. La punition des femmes consistait à recevoir un certain nombre de coups de bâton sur la tête ; mais pour quatre d'entre elles les exécuteurs se contentèrent du simulacre, car elles présentaient leur bâton en travers de leur front, et les hommes déchargeaient là-dessus leur casse-tête. La cinquième n'en fut pas quitte à aussi bon marché : elle tendait bien son bâton comme les autres ; mais, esquivant la parade, l'exécuteur lui portait sur la poitrine un coup si violent qu'à chaque fois elle en était renversée. A diverses reprises, elle tomba ainsi et se releva. Cette femme, nous dit-on, était beaucoup plus sérieusement incriminée que ses compagnes.

On passa ensuite aux hommes. Une douzaine de naturels se placèrent à quinze ou vingt pas d'eux, et leur décochèrent successivement des sagaies qui furent parées avec la plus grande habileté. Ces traits étaient pourtant ajustés avec une précision remarquable. Plus d'un s'enfonça d'un pouce ou deux dans les boucliers d'écorce, et les autres allaient se ficher sur le sol à trente pas plus loin. Un individu, posté près des accusés, renvoyait ces lances à leurs propriétaires. D'autres fois, les coupables les renvoyaient eux-mêmes, et ils y ajoutaient quelques railleries sur la maladresse des tireurs. Ces hommes subirent ainsi, sans accident, la décharge d'une cinquantaine de lances ; après quoi ils furent renvoyés absous de l'accusation portée contre eux.

Un instant après, parut un indigène de la tribu d'Ilawara, convaincu d'avoir porté de nuit et trahissement des coups de poignard à un membre de la tribu de Marrigong. Cette fois, c'était l'offensé lui-même qui devait infliger la punition au coupable. Celui-ci n'avait que son bouclier, mais il réussit, à l'aide de cette seule arme, à parer les quinze coups de lance que lui adressa l'autre à quinze pas de distance. On lui enleva son bouclier, et il esquiva encore dix autres lances, soit avec un léger mouvement de corps, soit en détournant le coup avec son bras. Alors on lui rendit le bouclier en lui attachant le bras gauche au-dessus du coude autour du corps. Cette fois, une sagaie l'atteignit au bras ainsi lié, et, quoique la blessure fût peu grave, le sang coula en grande abondance. La punition s'arrêta là ; le guerrier fut renvoyé.

Tout-à-coup deux bandes s'élançèrent, chacune d'elles de vingt-cinq hommes armés de lances et de boucliers ; elles se portèrent l'une l'autre des coups vigoureux et terribles. Quoique confus en apparence, ce combat avait une ordre et une précision étranges. Les combattants déployaient un sang-froid et une dignité vraiment admirables. Boungari faisait partie de ce tournoi, et y figurait avec la plus grande distinction. Il n'était pas un des moins agiles à décocher ses lances et à parer celles de ses adversaires. Seulement il fallait que les spectateurs, qui se trouvaient en nombre considérable, veillent avec soin à leur sûreté ; car, dans leurs évolutions, les deux troupes changeaient souvent de direction et semblaient s'inquiéter fort peu si leurs lances allaient ou non inquiéter les spectateurs. Il n'en résulta pourtant rien de fâcheux, quoique plusieurs sagaies fussent venues mourir même à nos pieds. L'engagement se prolongea encore pendant quelques heures avec la même

régularité et sans offrir d'incident remarquable.

Nous n'en attendîmes point la fin, Harry et moi; nous préférâmes aller reconnaître les environs de la scène et toute la partie des bois où campaient les diverses tribus réunies sur ce plateau. Nous reconnûmes les cases qu'habitaient alors les femmes et les enfans. Les femmes semblaient inquiètes du résultat de ce pas-d'armes; elles désiraient retourner dans leurs solitudes et semblaient craindre que les chefs de ménage ne revinssent blessés. Toutes ces femmes avaient en général des physionomies désagréables; les plus jeunes avaient pourtant des formes plus gracieuses, et leurs grands yeux noirs avaient quelque chose de touchant, malgré leur expression sauvage. Dans la tournée que nous fîmes, nous calculâmes qu'il pouvait y avoir alors, réunis sur ce point, cinq cents Australiens des deux sexes et de tout âge. Des réunions aussi nombreuses sont, à ce qu'il paraît, fort rares dans le pays, et pour former celle que nous avions sous les yeux, il fallait que plus de la moitié de la population indigène à trente lieues à la ronde s'y fût rendue.

Comme je cherchais le lieu où pouvait s'être retirée la femme qui avait reçu le plus rude châtement, un cri perçant et général retentit dans l'assemblée. Harry parut inquiet: « Tonnons-nous sur nos gardes, me dit-il; quelquefois ces combats, de fictifs qu'ils étaient, deviennent sérieux. » Il n'y avait pourtant rien qui dût provoquer une mêlée générale; c'était seulement un homme qui avait été assez grièvement blessé et qu'on emportait du champ de bataille. Une lance l'avait atteint dans le côté et s'y était enfoncée profondément. La pointe avait été retirée, la plaie sucée, puis bandée avec un morceau de linge. Quoique la blessure fût profonde et l'opération difficile, le malheureux ne proféra pas un soupir. Les femmes et les enfans de sa famille gémissaient pour lui et poussaient des cris lugubres. Je sus que le blessé se nommait Ourou-Marc, qu'il était natif de la tribu de Windsor, et qu'il était accusé du meurtre d'un de ses parens. Au nombre des preuves invoquées pour établir sa culpabilité, était un rêve fait par un des anciens de la tribu du défunt. Cela avait suffi pour qu'on le punit cruellement dans l'assemblée générale. Mais, soit que sa position offrit un intérêt particulier, soit à cause de l'insuffisance des preuves, il avait été permis à ses amis et à ses parens de se présenter et de combattre à ses côtés sur le terrain, bien que pour sa part il n'eût point le droit de rendre les coups qu'on lui portait. Long-temps le malheureux avait es-

quivé les sagaies; mais, comme il était le but spécial des attaques, il avait fini par recevoir une blessure grave. Après ce coup, ses amis continuèrent encore la lutte pendant quelques minutes, mais plutôt pour la forme que pour la réalité; car dès-lors les antagonistes mollirent et finirent par se retirer, satisfaits sans doute d'avoir vengé la mort de leur camarade.

Là devaient se terminer les opérations de cette espèce de congrès; car je ne vis plus que des joutes simulées, des danses grotesques et des guerriers qui s'amusaient à envoyer leurs lances contre des troncs d'arbres. D'autres encore faisaient pirouetter leurs womerangs, singuliers projectiles qui s'élèvent à une hauteur considérable en tournant et oscillant sans cesse pour revenir tomber auprès de ceux qui les ont décochés. L'un de ces sauvages ne manquait jamais de faire descendre le sien à ses pieds même. Cet instrument paraît leur servir plutôt d'objet de parade que d'arme véritable, attendu qu'elle ne saurait être bien dangereuse, et qu'il est facile de l'éviter quand on a un peu étudié sa marche bizarre.

Le premier acte de cette fête était terminé, et la plupart des assistans faisaient leurs préparatifs de départ, quand un événement inattendu vint troubler la tranquillité qui avait régné jusque-là. D'un des coins de l'arène, partaient des cris aigus et déchirans. C'était une jeune femme que deux guerriers entraînaient de force vers le milieu du champ de bataille. La malheureuse résistait de tous ses efforts: elle se cramponnait aux arbustes et aux troncs d'arbres; mais les deux sauvages, sans s'inquiéter ni de ses cris, ni de sa lutte, continuaient à l'entraîner violemment. Sa tête se heurtait aux cailloux et aux branches; et le sang mêlé à ses larmes en faisait un objet digne de pitié. Un instant je voulus aller au secours de cette pauvre créature. « Gardez-vous en bien, me dit Harry; c'est un mariage qui s'accomplit: la femme est peut-être d'accord avec ses ravisseurs; elle doit appartenir à l'un d'eux après la comédie jouée. » Harry n'avait pourtant qu'à moitié raison: des tiers devaient survenir (PL. XXXIX — 2).

Quand les deux ravisseurs se trouvèrent au milieu de l'arène, un troisième sauvage, proche parent de la femme, s'avança avec un air martial, comme pour disputer leur proie aux deux premiers. Ils s'arrêtèrent pour lui répondre, et déjà on se mesurait de l'œil, quand accoururent des sauvages des autres tribus pour arranger l'affaire. Profitant de ce pêle-mêle, un

Anglais, spectateur de la lutte, fond sur la femme, la saisit, l'entraîne et écarte avec son bâton les naturels qui la lui disputent. La jeune victime, de son côté, semble se prêter avec reconnaissance à l'intervention de l'Européen; elle s'attache à son libérateur, et paraît fort heureuse d'échapper aux poursuites de ses compatriotes. Ce fut à ce moment que l'affaire commença à se compliquer. Forts de leur droit, les sauvages entourèrent en foule l'Anglais, et allaient peut-être lui faire un mauvais parti, si d'autres Anglais n'étaient venus à bout de le faire renoncer à sa folle entreprise. Le chevaleresque Breton lâcha enfin la femme, mais avec la plus vive répugnance, et celle-ci, ressaisie par ses deux ravisseurs, fut remise sous la garde des guerriers de leur tribu; après quoi ils se posèrent de nouveau sur l'arène dans une attitude de défi. Ce petit incident se termina encore par quelques coups de lances échangées sans résultat.

Cette scène, inexplicable alors, ne s'éclaircit que plus tard pour moi. La tribu de Marrigong avait eu deux de ses jeunes filles enlevées par des guerriers de la tribu des environs de Sydney, et son honneur exigeait qu'elle prît à son tour deux filles appartenant à la tribu des ravisseurs. C'était donc une scène préparée et arrangée d'avance. On avait désigné les filles à enlever, et le rapt devait être accompli en assemblée générale, afin que son authenticité lavât pleinement l'honneur de la tribu de Marrigong. Mais un artisan de Sydney (celui qui était intervenu dans la scène) avait déjà retiré chez lui l'une des deux jeunes filles, et vivait maritalement avec elle depuis un ou deux mois. Non content de cela, il revenait sur le champ de bataille, pour ravir également l'autre. C'était un outrage trop direct aux coutumes des sauvages, pour qu'il pût en venir à bout sans danger. Aussi, l'opiniâtre Européen fut-il obligé de céder, et la belle dut aller vivre avec l'homme que lui désignaient les lois de son pays.

Le plateau où nous étions alors n'était pas fort éloigné de South-Head, distant lui-même de cinq ou six milles de Sydney. On y va par une belle route, bien battue, qui aboutit à un phare élégant perché au sommet d'une haute falaise de grès, phare que nous avions aperçu de la mer. Cependant ce district n'a guère que des plantations insignifiantes. Ça et là paraissent quelques maisons de campagne d'un agréable aspect, mais le sol est en général peu fertile et il est encore en majeure partie couvert par les végétaux que la nature prit soin d'y répandre.

T. II.

Grand nombre d'entre eux forment des bosquets d'une verdure agréable et offrent des fleurs élégantes et variées. Vers le milieu de la route, un sentier conduit à un plateau nommé *Belle-Vue*, d'où l'on découvre d'un côté la mer, de l'autre la contrée à une grande distance. La route de South-Head est pour les élégans de Sydney une promenade favorite; le dimanche elle se couvre de cavaliers et d'équipages qui poussent leur course jusqu'au pied du phare. C'est un bruit, un mouvement, une gaieté, un air de civilisation et d'opulence, qui rappellent les plus riches villes de l'Europe (Pl. XXXVII — 3).

Le ponctuel Boungari m'avait promis le spectacle du gna-loung; il ne me manqua point de parole. Nous allâmes à deux milles de distance assister à cette cérémonie bizarre, dont le gouverneur Collins a donné une description si exacte et si vraie, qu'aujourd'hui encore il n'y a rien à y ajouter, rien à en retrancher. Voici ces précieux détails.

Sur un terrain préparé à l'avance, les naturels vinrent d'abord, dans leurs plus beaux atours, exécuter des danses et des joutes. Ce terrain, de vingt-cinq pieds de long sur seize de large, se nommait *you-lang*. Ces petits préludes accomplis, parurent les *kerredais*, ou prêtres, auxquels est dévolu le privilège d'arracher les dents. Ces *kerredais* appartiennent presque tous à la tribu de Kemmirai. Arrivés sur le lieu de la cérémonie, ils se placèrent debout et armés à l'un des coins de la place, tandis que les pauvres enfans destinés à subir l'opération se tenaient à l'autre extrémité, entourés de leurs parens et amis.

La cérémonie commença par l'entrée en scène d'une troupe d'hommes armés qui poussaient un cri particulier et frappaient leurs boucliers et leurs lances, en soulevant autour d'eux des tourbillons de poussière. L'un d'eux, en arrivant près des enfans, se détacha de la troupe, enleva l'un des garçons, puis retourna vers ses collègues qui l'accueillirent par un cri, en faisant semblant de prendre le jeune enfant sous leur protection. Tous les enfans présents, au nombre de quinze, furent ainsi enlevés tour à tour et transportés à l'autre extrémité du *you-lang*, où ils demeurèrent assis, les jambes croisées, la tête basse et les mains jointes. Ils devaient passer la nuit dans cette position et sans prendre aucune nourriture.

Après avoir ainsi disposé leurs victimes, les *kerredais* accomplirent quelques rites mystiques. L'un d'eux s'étendit par terre et s'y roula comme un forcené jusqu'au moment où il fut

délivré d'un certain os. Une foule de naturels l'entouraient en poussant des cris et le frappant sur le dos comme pour l'aider à se débarrasser de cet os fâcheux. Après une suite d'efforts et de cris, le maniaque se retira épuisé de fatigue et baigné de sueur, mais feignant d'être délivré de toute souffrance. Cette jonglerie se répéta plusieurs fois, et chaque fois le kerredai montrait un os dont il s'était muni à l'avance. Suivant l'explication qui fut donnée à Collins, cette parade n'avait lieu que pour persuader aux enfans qu'ils n'auraient pas beaucoup à souffrir, la douleur des kerredais, dans l'extraction de ces os, étant à déduire de leurs propres souffrances.

Tels sont les préludes de la cérémonie et le programme du premier jour. Le second jour, au lever du soleil, les enfans étant encore dans la posture qu'on leur avait imposée la veille, les kerredais se levèrent, et, au nombre de quinze ou seize, défilèrent plusieurs fois de suite autour du you-lang, en marchant à quatre pattes et imitant l'allure d'un chien; un sabre de bois passé derrière eux et retenu par leur ceinture figurait assez bien la queue de l'animal. Chaque fois qu'ils défilaient devant les enfans, ils faisaient sauter sur eux la poussière et le sable avec les pieds et avec les mains. Cette figure avait pour but d'accorder aux enfans le pouvoir et la prééminence sur le chien, dont les qualités utiles se trouvaient ainsi signalées.

Peu après, arrivèrent deux naturels, dont l'un portait un kangarou façonné avec des joncs et des herbes, et l'autre un paquet de broussailles. Malgré la légèreté du fardeau, l'un et l'autre semblaient en être accablés : tous les deux se traînaient et s'arrêtaient de temps à autre, comme pour prendre du repos. Enfin, ils déposèrent leur charge auprès des jeunes garçons, et se retirèrent avec l'air d'hommes exténués de fatigue et de peine. Par cette nouvelle figure, on accordait aux enfans le droit de tuer les kangarous, dont la retraite était indiquée par les broussailles.

Cette scène fut suivie d'un long entr'acte, durant lequel les enfans restèrent toujours immobiles dans la même position. De leur côté, les kerredais s'étaient retirés à l'écart, pour s'ajuster derrière le dos une longue queue en touffes d'arbre. Puis, ils se rapprochèrent du lieu de la scène, en imitant la démarche du kangarou, tantôt bondissant sur leurs pattes de derrière, tantôt s'arrêtant pour se gratter avec leurs pattes de devant. Deux naturels armés les suivaient dans les broussailles, et semblaient épier le moment de les frapper avec leurs lances, tandis

qu'un autre sauvage battait la mesure sur un bouclier à l'aide de son casse-tête. Cette pantomime figurait la chasse au kangarou, et les naturels chargés de représenter ces animaux jouaient leur rôle avec un talent vraiment étonnant.

Arrivée sur la place du you-lang, cette troupe grotesque défila devant les enfans, en continuant ses bonds et ses gambades; après quoi, jetant au loin sa queue d'herbes, chacun se saisit d'un jeune garçon, le chargea sur ses épaules, et l'emporta au lieu où devait se jouer le dernier acte de cette comédie. A peu de distance, les enfans furent déposés à terre et réunis en un groupe qui devait se tenir debout, la tête basse et les mains jointes, dans l'attitude du plus profond recueillement. Derrière eux, se placèrent plusieurs kerredais, la lance à la main; devant, étaient deux troncs d'arbres, à douze ou quinze pas de distance l'un de l'autre. Sur chacun de ces troncs, s'assit un naturel, tenant un autre homme sur ses épaules, et tous les quatre avaient les bras tendus en avant. Entre ces deux groupes assis, étaient plusieurs naturels couchés, la face contre terre, les uns auprès des autres.

On fit marcher les enfans près de ces groupes, et, comme ils approchaient, ceux qui étaient assis sur les troncs commencèrent à faire, avec les yeux, la bouche et toute la figure, les contorsions et les grimaces les plus hideuses. Les enfans furent ensuite promenés par-dessus les corps étendus à terre, et ces corps se tordirent comme des agonisants, en rendant un bruit sourd et lugubre. Cette scène avait pour but d'aguerrir les enfans, et de les endurcir aux dangers et au spectacle des batailles. Aux questions que l'on peut faire là-dessus, les naturels répondent que c'est une *très-bonne chose*, et qu'après cette épreuve les jeunes gens se battent avec courage.

Après ce nouvel épisode, la troupe entière, kerredais et enfans, fit encore quelques pas; puis elle s'arrêta dans un endroit où les enfans furent de nouveau placés et assis l'un près de l'autre. Munis de leurs lances et de leurs boucliers, les kerredais se rangèrent en demi-cercle devant eux. Au milieu et faisant face aux autres, se tenait le kerredai qui avait joué le principal rôle dans la cérémonie. D'une main il tenait un bouclier, et de l'autre un casse-tête avec lequel il battait la mesure. Au troisième coup frappé par cette espèce de pontife, tous les kerredais agitaient leurs lances, les baissaient, et venaient en même temps toucher le centre de son bouclier, manœuvre qui produisait un effet

L'été est la saison la plus agréable de l'année, et c'est à cette époque que l'on se rend le plus communément à la mer. Les vents sont alors favorables, et le ciel est généralement serein. On se procure le plus souvent le plaisir de voyager par mer, et de visiter les différentes côtes de la Méditerranée, de l'Inde, de la Chine, et de toutes les autres mers. On se procure le plus souvent le plaisir de voyager par mer, et de visiter les différentes côtes de la Méditerranée, de l'Inde, de la Chine, et de toutes les autres mers. On se procure le plus souvent le plaisir de voyager par mer, et de visiter les différentes côtes de la Méditerranée, de l'Inde, de la Chine, et de toutes les autres mers.

L'été est la saison la plus agréable de l'année, et c'est à cette époque que l'on se rend le plus communément à la mer. Les vents sont alors favorables, et le ciel est généralement serein. On se procure le plus souvent le plaisir de voyager par mer, et de visiter les différentes côtes de la Méditerranée, de l'Inde, de la Chine, et de toutes les autres mers. On se procure le plus souvent le plaisir de voyager par mer, et de visiter les différentes côtes de la Méditerranée, de l'Inde, de la Chine, et de toutes les autres mers. On se procure le plus souvent le plaisir de voyager par mer, et de visiter les différentes côtes de la Méditerranée, de l'Inde, de la Chine, et de toutes les autres mers.



1. Sydney à son origine.



2. Casernes à Sydney.

de Sainere del.

Voyage

assez curieux par sa précision et sa simultanéité. Elle était pour les enfans le symbole de l'usage de la lance.

Quand cela eut duré quelques minutes, les kerredais procédèrent à l'extraction de la dent, but principal de la réunion. On débuta par un jeune garçon qui n'avait que dix ou douze ans, et qu'on plaça sur les épaules d'un naturel. Le kerredai qui devait l'opérer représenta un des os qui était censé avoir été extrait la veille du corps de l'un des prêtres. C'était une espèce d'instrument taillé en biseau de manière à pouvoir couper la gencive à la racine de la dent. On coupa ensuite un *womara* (bâton à jeter la lance) à huit ou dix pouces de son extrémité; on appliqua l'un de ses bouts sur la base de la dent, puis on la fit tomber en frappant avec une grosse pierre sur l'autre bout du petit bâton (Pl. XXXIX — 1). La dent partie, on emmena l'enfant à l'écart, où l'on travailla à raffermir la gencive avec des compresses; puis on le revêtit du costume qu'il devait porter pendant plusieurs jours de suite. Ce costume, espèce de toge d'adulte, consiste en une ceinture à laquelle est suspendue une épée de bois. Sa tête est enveloppée d'un bandeau surmonté de bandelettes de xanthorrea, dont la blancheur tranche sur la couleur enfumée de l'individu. La main gauche est appliquée sur la bouche qui doit rester fermée tout le jour, sans que l'enfant puisse ni manger, ni parler. Tous les jeunes garçons furent ainsi opérés tour à tour, pendant que les spectateurs criaient à leurs oreilles sans relâche *wah-wah! gaga gaga!* avec l'intention apparente de distraire leurs douleurs et d'étouffer leurs plaintes; mais cette précaution nous parut inutile, car ils supportaient tous l'opération avec un stoïque courage. Le sang qui coulait des mâchoires ne fut point essuyé; on le laissa couler sur l'enfant et sur la tête de l'homme qui le portait sur ses épaules. Le nom de ce porteur s'ajoutait ensuite à celui de l'enfant, ce qui établissait entre eux une sorte de *parrainage*. Le sang qui établissait cette parenté adoptive ne se lavait pas de plusieurs jours, et chaque individu, homme et enfant, en gardait assez long-temps la trace.

A la suite de ces épreuves, les enfans sont admis à tous les droits de la virilité, comme ils sont obligés d'en supporter toutes les charges. Ainsi ils peuvent user de la lance et du casse-tête, figurer de leur personne dans les combats, et même enlever les filles dont ils voudraient faire leurs femmes. Le *gna-loung* serait donc, par le fait, une véritable initiation marquant le

passage de l'enfance à l'âge adulte, circonstance singulière chez des hommes aussi barbares, institution qui ne s'est rencontrée jusqu'ici que chez des peuples avancés dans la civilisation.

Cette excursion aux environs de Sydney, outre le spectacle du *gna-loung*, l'un des plus curieux de ces contrées, me fournit aussi celui d'une inhumation. Le guerrier blessé la veille dans le tournoi, le jeune Ourou-Mare, était mort à la suite du coup de lance, et le brave Boungari vint me prévenir qu'on allait procéder à ses funérailles. Je m'y rendis. Le cadavre reposait sous une petite hutte en ramée, caché sous une méchante couverture de laine qui lui avait servi de manteau quand il vivait. Tout autour étaient assis ses parens et ses amis dans une attitude douloureuse; les enfans et les femmes se lamentaient et poussaient des cris plaintifs et continuels. De temps à autre et sans aucun motif apparent, des hommes se levaient deux à deux et se portaient, en l'honneur du défunt, de vigoureux coups de lance et de casse-tête. Après quelques heures d'un pareil manège, deux naturels apportèrent une petite pirogue en écorce, coupée de la longueur convenable, et le cadavre y fut placé avec ses armes et ses instrumens de pêche. Durant ces apprêts, les hommes gardaient le plus religieux silence, mais les femmes et les enfans poursuivaient leurs lamentations. La pirogue fut ensuite placée sur la tête de deux naturels, et pendant qu'on la soulevait, les assistans agitaient au-dessus du cadavre des paquets d'herbes qui devaient avoir la propriété de chasser l'esprit malin. Puis le cortège se mit en marche, ayant en tête Boungari et un autre sauvage qui précipitaient le pas, agitant de temps en temps des touffes d'herbes, tantôt en se retournant vers le corps, tantôt en ayant l'air de fureter du côté des broussailles. Quand ils faisaient face au corps, les porteurs détournaient la tête et évitaient de les regarder.

Pendant quelque temps la marche eut lieu dans le sentier battu; mais, à un instant donné, Boungari et son compagnon entrèrent dans le bois, en faisant semblant d'y chercher quelque chose et en agitant toujours leurs touffes d'herbes. Après cette excursion, ils rejoignirent en toute hâte le cortège qui atteignait le lieu de la sépulture, où se trouvaient déjà réunis les femmes et les enfans éplorés. Un naturel décocha deux lances sur cette foule, mais avec l'intention évidente de n'atteindre personne. Presque en même temps, Boungari, ayant saisi deux petits enfans proches parens du défunt, les présenta devant le cadavre, malgré les cris de ces

pauvres créatures qui ne se prêtaient à la cérémonie qu'avec une répugnance extrême.

Le moment de l'inhumation était arrivé. Une fosse peu profonde avait été creusée à l'avance dans un endroit solitaire et sous un grand eucalyptus. Un des naturels aplanit le fond de la fosse, y sema de l'herbe, puis s'y étendit de son long, s'y retourna dans tous les sens comme pour essayer si le défunt s'y trouverait à l'aise et pourrait s'y mouvoir. Ensuite on déposa avec précaution le corps dans la fosse; on le couvrit de terre, on disposa des rameaux, de l'herbe et des fougères en demi-cercle du côté de la tête et des pieds, et on assujettit le tout à l'aide d'une grande planche. Tout cela fut accompagné d'une foule de formalités minutieuses dont il est impossible de donner le détail et moins encore de soupçonner les motifs (Pl. XXXIX — 3).

Tout étant terminé, les hommes adressèrent aux femmes quelques paroles menaçantes et sévères; puis chacun se retira dans le plus profond silence. Conformément aux coutumes du pays, deux individus qui portaient le même nom que le défunt furent obligés de le quitter, au moins pour un temps.

Telles furent les funérailles d'Ourou-Mare; mais il paraît qu'il ne faut pas, pour de pareilles cérémonies, conclure du particulier au général. Les services funèbres ne sont assujettis en Australie à aucune règle fixe et invariable. D'autres voyageurs ont vu les indigènes brûler leurs morts, pour recueillir leurs cendres et les inhumer avec soin. D'autres fois, on a vu des guerriers tués dans les batailles, dépouillés et brûlés par leurs camarades, sans qu'on ait pu dire ce qu'ils avaient fait de leurs restes. Voici ce que raconte le lieutenant Britton au sujet d'Australiens inhumés à la suite d'un engagement.

« Dans une querelle qui s'éleva entre deux tribus, sur les bords du Wollombi, quatre hommes et deux femmes de l'une de ces tribus furent tués, puis enterrés dans un lieu très-agréable, de la manière suivante : les corps des hommes furent placés en croix, étendus sur le dos, tête contre tête, chacun d'eux étant lié à une perche par derrière le corps, au moyen de bandages au cou, à la ceinture, aux genoux et aux chevilles des pieds. Les deux femmes avaient les genoux recourbés et attachés au cou, tandis que les mains avaient été attachées aux genoux, puis elles furent placées le visage en bas. Leurs tombes formaient ainsi deux petits tertres de trois pieds de hauteur, un peu plus éloignés de la croix formée par la tombe des hommes. Cette

disposition tient à des idées d'infériorité touchant les femmes, idées qui ne permettent point que celles-ci soient inhumées avec les hommes. Du reste, la propreté et le soin avec lesquels les deux cônes et la croix furent exécutés étaient fort remarquables : la terre en était si bien nivelée, si bien arrangée, qu'il était impossible de reconnaître la moindre irrégularité dans leur forme. A une certaine distance tout à l'entour, les arbres, jusqu'à la hauteur de quinze ou vingt pieds, furent couverts de figures grotesques, censées représenter des kangarous, des emus, des opossums, des serpens, entremêlés des figures grossières des instrumens dont ils se servent. Autour de la croix, ils tracèrent un cercle d'environ trente pieds de diamètre, dans lequel ils dégagèrent soigneusement le sol de toute espèce de broussailles. En dehors, ils pratiquèrent un second cercle semblable, et, dans l'intervalle étroit laissé entre les deux cercles, ils placèrent des morceaux d'écorce, disposés comme les tuiles d'une maison. Le malin esprit, disaient les naturels, ne saurait sauter par-dessus les morceaux d'écorces, et ne saurait non plus se glisser par-dessous.

» Quatre casse-têtes furent aussi fichés en terre au centre de la croix, et les naturels dirent qu'ils étaient placés là, afin qu'au moment où les défunts se relèveraient, ils ne se trouvassent point sans armes, et qu'ils fussent en état de repousser le même esprit qui voudrait les faire rentrer en terre. Ces réponses annonçaient certaines notions touchant un état futur; mais il serait assez difficile de bien préciser en quoi elles consistent. Quelques colons ont assuré que les indigènes s'imaginent que leur condition future sera surtout heureuse, en ce qu'au moment de la résurrection ils seront des *hommes blancs*, qu'ils posséderont alors toutes les jouissances qui sont à la disposition des Anglais, qu'ils pourront boire et manger tout à leur aise, et qu'un soleil continuels entretiendra dans une douce chaleur. »

Quinze jours s'étaient écoulés depuis mon arrivée à Sydney; je les avais mis à profit : j'avais visité toute la colonie, et le hasard m'avait fait assister à plusieurs cérémonies des indigènes. Je sus donc prendre mon parti quand Powell vint m'annoncer que le *Kangaroo* était prêt à mettre à la voile pour la Tasmanie. Je dis adieu à Harry, et m'embarquai le 15 janvier 1832. Peu d'heures après, le léger brick avait le cap au S. et prolongeait de nouveau la côte australienne.